

Francisco Serrano

PAYS DE SOIF ET DE POUSSIÈRE

Poèmes

Versión en español

<http://www.francisco-serrano.com/translated/paisdesed.pdf>

I

AU-DESSOUS DU VOLCAN

MAISONS DANS L'AIR

Ocres collines ondoyantes, roches colossales, écueils à pic, verts feuillages mélodieux sous la brise azyme de l'aube ; aiguilles de pin et baies rouges sur les sentiers, clairières parfumées ; les nuages gris, lilas, blancs.

La forêt.

Façades reluisantes, couloirs ouverts à l'air centuplé de l'été, qui ranime les familles et remet les jeunes dans les rangs. Les cours, les parements de brique, les plates-bandes de fleurs ; les places et les arcades à l'intempérie sous la lumière indécise de l'ambre des réverbères. Caravanes de marchands, de banquiers, de parias.

La ville.

Vers le haut. Un pont en béton, un toit d'ardoise grise, une très haute tour habitée d'oiseaux. Sur une colline ardente posée sur un édicule de pierre, un miroir biseauté. Des prés à douce pente, le vent sur les degrés de la terrasse et le soleil dans les cyprès. Un étang où le monde s'allège, des verges flottantes.

Le ciel.

Les rues éclairées. Grilles et parapets sous le lierre. Jacarandas, acacias : masses d'ombre tiède. Les rondeurs et la blancheur d'un corps travaillé. Une haie de verre. Le whisky ou la bière, les volutes bleuâtres de la cigarette, quelques livres, la fulgurance des plus brèves rencontres.

La nuit.

Il n'y a pas d'endroit où aller.

Avenues fortement rehaussées, entre les rochers, et une traînée de lumière trouant l'abyme étoilé et pluvieux derrière les vitres.

Dans les salons, sur le bord des piscines, le souvenir de splendides étreintes ravive le lustre des réflecteurs sur les verres.

Un roucoulement de colombes, de moineaux en rut.

Sur des piédestaux de pierre, des statues de verre ou de terre cuite : précolombiennes, africaines, asiatiques.

Des tableaux d'une facture impeccable étincellent sur les murs des chambres.

Sur un autre mur, un ancien plan de la ville. Les hauts sommets et le grand lac intérieur couvert d'une brume épaisse.

Montagnes bleutées, cuivrées, grenat, noires.

Grappes de tours blanchies à la chaux, cheminées, phares.

Une lueur opalescente monte des ravins.

Des fenêtres ouvertes, jaillissent les phrases d'une chanson inconnue.

De toute façon, quelqu'un devra faire quelque chose.

VILLE BRISÉE

Amère brisée inerte à genoux avec ce front de tristesse dans la poussière au milieu d'une rumeur furieuse d'eau de pierres ébranlées s'écroulant/

Feu fumée boue air irrespirable sous un ciel funéraire et colérique douleur sur douleur la terre dévastée dans ses fondations la Mère obscure avec le fils dans ses bras/

Ci-gît le fils de la femme Fils de l'homme dans le giron de la mère-Ville-mère crucifiée vierge polluée racine nœud présence/

Haïe exécration aie pitié de nous Sainte Vierge accueille notre corps soigne nos blessures écoute-nous Reine des calamités cruelle infidèle faible impure/

Tour déracinée arche du malheur coupe de l'ignorance berceau de l'ignominie repaire de voleurs vase de la tristesse siège du désespoir source de l'inimitié/

Bergère des siècles brise l'espérance emporte cette amertume question sans réponse cœur amputé notre corps donne-nous une âme ne nous laisse pas oublier Mère de l'injustice fais que nous prenions conscience du prodige que représente

la terrible magnificence d'être vivants...

Mexico, 21 septembre 1985

KARESANSUI, UNE PENSÉE

A Marie José Paz

A Kyoto, à peine

blanc, le printemps.

Émerveillement.

Sous d'éternels pins,

dans la brume,

bourgeons et oiseaux.

Le jardin de Soami

dans le temple Ryoanji :

splendeur immobile.

Montagne et lac secs.

L'eau est pierre ;

les roches, des îles

hautes entre les nuages.

Immensité de l'océan :

une mare de sable.

L'esprit se calme.

Pas de vent ni de vagues.

Pierres illuminées.

Paysage fait de néant,

absence devenue forme,

jardin dans le vide.

L'être est une illusion.

Sable ou nuages ?

Mousse, galets...

Vertigineux savoir :

l'immensité tient

dans juste quinze roches.

Karesansui : Littéralement, « paysage sec ». C'est le nom de célèbres jardins japonais qui représentent montagnes, cours d'eau et lacs avec des cailloux et du sable, un des plus notables exemples étant le monastère bouddhiste de Ryoanji à Kyoto, auquel le poème fait allusion.

Traduit par Fabienne Bradu

TOMBEAU DE LA BEAUTÉ

A Marie José et Octavio Paz

Face au cimetière communal

de San José del Cabo

— un quadrangle

irrégulier, cerné d'un mur

délabré, autrefois séjour de la flamme —,

voltige, reluisant, minuscule

faisceau soudain de scintillements,

tel un vivant feu de Bengale,

un colibri.

Mirifique

détonation, étincelle vert et bleu,

fusée à plumes préluant à la fête.

Il survole le mur.

En un clin d'oeil il gagne

le fond du cimetière.

Sans réfléchir

nous le suivons. Il semble danser

possédé d'une tension urgente,

vibrant comme un roseau,

électrisé.

Il brille en oscillant

sur une tombe.

Il trace je ne sais

quels signes...

Ce serait insensé

de ne pas approcher le tombeau.

(Enfin le colibri s'éloigne vers la mer.)

Ravagée par l'intempérie et les années,

travaillée par la broussaille inclémente,

la dalle porte une épithaphe.

Flou témoignage

d'une histoire effacée,

se perdant comme du sable sur le sable,

à peine lisibles,

les six vers d'une strophe rimée.

Une jeune beauté ci-gît inanimée

Cette pierre a scellé sa vie et ses charmes

Innocente victime à la Parque livrée

Elle sera pleurée avec de tendres larmes

Mortel, si tu connais et l'amour et les pleurs

Pose sur son tombeau un hommage de fleurs

Et nous cueillons des fleurs, émus,
dans les arbrisseaux des haies proches:
bougainvillées, roses, plumbagos.

Puis je nettoie la dalle
avec une touffe d'herbe sèche.

Patricia et moi y posons
ce bouquet de fortune
et quittons la place sans un mot.

Auprès d'une autre tombe
je raconte tout cela au poète.

Il m'a dit:

« On ne saurait
décrire la lumière.

Un homme n'est capable
que d'exprimer son expérience.

Les amants subissent l'amour.
Ils perdent leurs corps ou égarent leurs âmes.

Les amants méprisent les plaisirs
éphémères...

L'amour est mortel:
il détruit les amants –à moins
que, repus, ils ne commencent par le détruire.
Pour le sauver (pour se sauver aussi)

les amants doivent savoir
se regarder au fond des yeux. L'amour
c'est se regarder droit dans les yeux.
Pourtant, pour goûter le fruit promis
il faut qu'ils sachent *voir ensemble* vers le haut.
Et peut être un jour l'un
se souviendra de l'autre
qui a aimé les fleurs... »

Traduit par Jean-Clarence Lambert et Bernardo Schiavetta

UNDER THE VOLCANO

Un plat de bois,
une cruche en verre bleu,
la peinture d'un temple face à la mer,
une inscription en pierre au sommet d'un portique,
le portrait d'une femme,
une lampe et un miroir en bronze,
un lit défait, avec des oreillers de lin,
un couloir de marbre vert menant à un jardin ombragé,
une allée de terre avec des murets bas, une cour, une fontaine.

La furie du Vésuve, qui anéantit tant de choses,
tant de maisons pleines de mouvements et de passion,
laissa intactes, par-delà les siècles,
de vives images d'une ville vivante.
En les détruisant, elle les préserva.

La fumée du Popocatépetl monte dans le ciel :
une longue colonne noirâtre
assombrit comme un remords
le matin paisible.

Je me demande :

Serons-nous la proie de la cendre ardente,
notre lit sera-t-il inondé par la lave?

Nous autres aussi, un soir, un matin,
le ciel noirci, soudain et terrible, nous ensevelira-t-il ?

La théière, les fauteuils en rotin,
les flacons soigneusement alignés sur le buffet,
les casseroles et les soupières en terre cuite,
la grande table de cèdre, les disques, les livres,
les portraits de famille dans leurs cadres,
la terrasse face au jardin,
les roses, les allées arborées,
la galerie aux larges poutres disparaîtront-ils
enterrés sous des montagnes de *flux pyroclastique* ?

Arrivera-t-il un jour où, par hasard,
quelqu'un découvrira,
exhumera et classifera
parmi divers objets : des pièces, des verres, des meubles
« parfaitement conservés dans les bancs de lave »,
deux monceaux noirs et enlacés
(l'atroce relique de la ferveur que nous fûmes)
que l'on placera dans les vitrines
d'un quelconque musée archéologique ?

Sous un ciel sans nuages le vent disperse la dense colonne de fumée.

VARIATIONS DU VOLCAN

(Le volcan et son ombre)

... Attirail

*de siècles belliqueux, orfèvrerie éteinte,
a le neigeux jadis pour ancienne teinte.*

STEPHANE MALLARME

1

Sidéral, progressif, fustigeant l'espace
d'un rouge inouï, il déploie son aile terrible
et tendue sur l'abîme pour nier l'horizon :
ce qui s'élève, célèbre.

Seul sur sa base de basalte et de lave,
en murmurant il imprime une ancienne nuance.

Il bat de son plumage empressé
le faisceau de la plaine infinie.

Roches et vent et oiseaux hésitent
quand le puits d'ombre rassemble son goudron
sur la méduse turgescente des pierres ensevelies.

Un lourd nuage bourru se pose
sur cette orfèvrerie, encore vive ici.
Et il répond à l'ombre dans un rauquement.

2

Equidistant de la pierre et du nuage,
ponctuant son équilibre qui, les nuits
sans étoiles, pâtit d'éternité,
le volcan rêve du luxe de ses ailes.

Effondré sur ses racines, labyrinthe
dressé par la lune, l'écho corporel
vers les quatre points cardinaux
propage son laconisme inébranlable.

Eventail de hautes clartés
matérialisant la magnitude et la forme,
l'avidité du volume rêve encore d'élévation.

Le mont vole et trouve un centre en toutes parts,
polit ses porphyres avec une pierre ponce
et se tapit dans l'obscurité suintante.

Déjà la langue du volcan ennemi
mobilise ses roches, tresse dans l'air
son âcre opacité, son audace.
Lance un large et puissant sillage.

Entre l'éternité et le néant
des pelletées de noir argent.
Un reste de terreur, souffle du souffle.
et son attraction s'accroît. En s'embrasant, il se crée.

Ainsi, plus son corps fêlé tremble
et plus harmonieuse est la queue de cette houle,
comme si la figure du cône s'effilait.

Et jusqu'au jour il prolonge sa bataille dans la plaine
tandis que les yeux fixent la cruche mauve
et sa spirale dans le paysage.

En tombant sur le mont, la nuit scelle
parcimonieusement ses flammes sibyllines
à la crête nuptiale tout en la noyant.
Les nuages montent par à-coups.

Entre le volcan et l'air s'insinuent
les bruits du commencement. L'œil s'adapte
au lointain des hauteurs, comme un animal terrestre.
L'œil amasse les grumeaux du volcan.

Les mains ouvertes, alors il remémore
le délice de l'espace qui cerne et assujettit
l'expérience de l'immobilité.

Dieu enseveli dans la pierre, air sans neige,
haut solo de rocs, il hisse sa solitude
bleue, son scintillement monstrueux.

Le volcan brunit son territoire inconciliable,
enfoui dans l'ombre et en s'élevant
(comme le vivant) il se réfléchit
et oublie la nuit et le vent.

Grès ou roche dure, toujours semblables,
attentives à la diversité soudaine.
Une brusque vapeur aimante en une masse confuse
le corps sans mouvement.

Et dans les domaines de la lumière figée
il relativise l'aile de son cercle,
même aux abords de son ardeur légère,

même dans la brillance des arcanes de son action,
entre l'indifférence du granit
et la mélancolie de la neige.

Traduit par Fabienne Bradu

II

PAROLES POUR AUCUNE MUSIQUE

CHANSON MIENNE

Chanson mienne, cours et couvre de ta musique
le front de mon amour, ceint-le d'un diadème
de syllabes sonores, des paroles propres
à lui dire que mon cœur lui appartient.

Descends à ses pieds, rivière ondoyante,
et baigne-la dans ta splendeur: que ta langue d'or
n'épargne pas un seul centimètre de sa peau
éblouissante; captive ses muscles de soie,

saillis-la comme un lierre jusqu'aux épaules,
enlace-la, lune, sertis-la d'argent,
filigrane, et dépose sur ses lèvres
tes paroles pleines de lumière,

pleines d'une rumeur de roses éparpillées
sur le miroir des jours à venir
jusqu'à l'entendre dire mille et mille fois encore:
« Je vis au cœur d'un rêve incessant ».

AIME-MOI, COMME ON ENTEND...

Aime-moi, comme on entend haleter
un incendie dans la forêt,
tendue et suspendue,
l'âme sur un fil.

Que le galop vermeil des flammes
tel un cheval halluciné
sifflant sur la fronde des arbres
te ravisse sans te laisser d'issue.

Pour qu'ainsi, fulgurante, extatique,
sans plus aucune pudeur,
comme un croissant de lune au ciel

violet du crépuscule,
depuis toujours mienne, tempête
en mer, tu m'aimes. Viens.

Y EN AURAIT-IL UN...

Y en aurait-il un qui ne saurait que faire
si par bonheur il te croisait :
imprévisible chevrette, légère et chaleureuse,
suprêmement suave ?

Moi si, assurément.

Je saurais bien
t'approcher, avec prudence
et patience. Et en une seule
seconde,
en un clin d'œil inopiné,
comme une lueur rétractile,
comme un jaguar bondissant,
lascivement je me lancerais sur toi
pour étreindre ton corps, mon appétence,
jusqu'à sentir ta peau, ton cœur
palpitant contre le mien,
comme un soleil dans l'eau.

DE JOUR TU VIENDRAS

De jour tu viendras,
dans la juste lumière,
sur la terre et dans les airs,
par l'eau et le feu,
plus belle que beauté,
musicale, sensible,
mon chemin et mon ombre,
ma maison, mon pays.

Tu viendras, et tout
ce que j'aurais pu être,
ce qu'encore je pourrais être,
seront, sous cette lumière,
coïncidence de vie,
irrémediable amour.

TU ES MA MEILLEURE MUSIQUE

Tu es ma meilleure musique,
le soleil de mes mots :
ce que j'aime et ce que j'entends
en toi sont inextricables.

Te parler, être avec toi,
c'est muer complètement,
oublier ce que je sais,
m'aventurer, être vivant.

Tes actes, tes paroles
se mêlent à mon nom.
Je ne sais plus bien qui je suis.

Qui es-tu ? Quelle voix ?
(J'existe dans ton silence
et dans ta voix, qui me créent.)

QU'EST-CE QUE J'ATTENDS DE TOI...

Qu'est-ce que j'attends de toi, demandes-tu, comment
m'assurer que tes roses ne faneront pas

mes envies de vivre ?

Quels mois séducteurs, quels jours
de soleil et de rires et de salive irisée

sauverons-nous de l'infâme,

équivoque et détergente marée

des idées reçues ?

Je n'ai d'autre désir que de me submerger en toi.

Te laisseras-tu ensorceler par mes mots ?

Je te chanterai des chansons qui te feront rougir,
des chansons qui font brûler la flamme de la vie.

Et dans leur splendeur enivrante, la belle, tu seras
une bouche de pure soif insatiable...

CHANSON DE LA NUIT

J'ai vu le feu briller
dans tes yeux nocturnes.

J'ai vu l'or briller
sur les rails des étoiles.

Je suis allé à ta rencontre.
(J'ai peur quand tu es près de moi.)

Ton regard m'attire.
Ton corps m'arrête.

Qui de nous deux
devra remercier l'autre ?

Suis-je bien celui que tu attends ?
Tu explores mon bonheur.

Célèbre la nuit.
Respire à ton aise.

APHORISMES

La mémoire du cœur
est un peu comme les nuages.

La mer t'a concilié
avec ta terre et tes proches.

Les jours lumineux dorment
à l'intempérie de la plage.

La pluie effiloche tes rêves.
Il reste la terre.

La maison de l'attente
est un livre vierge
que tu ouvres au réveil.

Tu renais chaque jour.

Le rêve est la mer du retour.

La traversée *est* la fin.

IMITATION

Je dirai de toi : un pays de soif et de poussière,
pic d'épines, pirogue sabordée.

Colère je t'appellerai, rancœur, terre aride,
flèche aux quatre vents,

cible trouble. Et je froncerai le rêve
et toi, tu te flétriras de moi. Non, rien
qui n'évoque la guerre, la consommation.
Une région accidentée aux lèvres gercées.

Toi, désert de cactus,
peaux aigres sous les jupes,
sueur entre les sables.

Mais par-dessus ton rôle,
guêpiers, ronces, précipices,
on entendra notre chanson.

PAROLES POUR AUCUNE MUSIQUE

J'entonne une chanson, une insidieuse
mélodie, petit ruisseau de sons coulant
sous les chastes frênes au tronc mégalithique.
Epanchement sans tristesse.

Une basse et un harmonica. Et un arceau.

Bougainvilliers violets.

Joie explicitée:

une chanson à la coda cordiale.

Chante-la, rossignol, ta chanson,

siffle-la sur l'aile de l'aube,

comme un filet de souffle.

Et soit sa soif de syllabes. Hisse-la

sur les treillis et les mosaïques

de pierres claires sous tes pas.

CHANSONS DE LA LUMIÈRE ABOLIE

1

La perte est une machination détestable,
un sombre éclair, un vif
couperet de glace brûlant dans un coin hostile,
une rainure de fiel dans la lumière équivoque de l'été.

La perte est un marasme,
un amas de haillons,
la pierre âpre de la peur,
un gant déjeté par quelqu'un.

La couleur de la perte est une ardoise noircie :
ses doigts de sable, crispés comme une horloge,
étranglent l'air, le dilapident.

La perte se prononce comme une pente ;
crêpe de gravats dans un temps éclaté,
fenêtre qui se ferme en claquant sur toute prophétie...

Dis-moi si cette ville,
avec ses rues irrespirables,
ses monuments humiliés,
ses distances hostiles,
avec ses acrobates aux carrefours
pour qui la mélancolie n'existe pas,
si ces jours furieux
pourront te faire disparaître.

La douleur se lève comme une rafale,
comme si le vent amer cherchait à blesser
chaque braille qu'il nous reste de toi.

Et les jours s'entrechoquent, s'entrecoupent,
tandis que nous, aujourd'hui si sombres,
tentons désespérément de nous enraciner dans l'amour.

Brise, déchire, broie,
froisse-la comme une feuille de papier,
jette-la au caniveau glacial,
piétine-la,
traîne-la
sans rage, sans pitié,
écrase-la,
trituration-la,
jusqu'au dernier grain de poussière,
et ne te désiste pas

avant d'effacer
la dernière
et la plus
infime
fibre
de ton regret.

Maintenant que peu t'importe
la compassion et le bonheur,
que le voile de l'ombre
dans un claquement de soie déchirée

est inexorablement retombé sur toi,
et que de ta clarté d'autrefois
il ne reste plus qu'une buée, une triste brume
et une obscure poignée de cendre, qui es-tu ?

Dans l'air indécis du soir
sous les nuages de juillet qui s'accumulent
en tourmente, je pense à toi.

Et en écrivant, je sens ta distance si proche,
et une opaque rumeur, un remous, inonde
le vaste golfe de silence où tu te noies.

IN MEMORIAM A.M.

Hier, ma grand-mère est morte.

Je ne l'avais pas revue

depuis le soir où, il y a déjà onze ans,

mon père décida de se brûler la cervelle.

Je n'ai jamais su si elle nous répudia

ou si elle s'éclipsa dans le harcèlement de l'habitude.

En tout cas, je n'ai jamais plus rien su d'elle.

(Il est vrai qu'enfant je la voyais souvent.)

Je la revois timide, gauche, pusillanime,

toujours propre et obsédée par sa « position dans le monde »,

et par comment ne jamais « déranger ».

On raconte que dans ses dernières années

elle avait perdu la raison,

qu'elle se comportait comme une enfant :

elle subtilisait les objets, elle mentait, elle volait des pièces de monnaie.

On l'enferma dans un asile,

elle, qui appréhendait et répugnait tant

à la dégradation de la vieillesse.

Elle mourut aussi silencieusement qu'elle avait vécu,

dans le fiel familial :

ses fils ne se parlaient presque plus ;

disputes sur le destin de son corps :
les flammes ou la terre,
le faux-semblant d'une crypte de nouveaux riches
ou le repos aux côtés de son mari
défiguré et mort bien des années auparavant,
encore plus effacé qu'elle.
Hier, ma grand-mère est morte
(je l'ai appris aujourd'hui)
et la seule façon de m'en souvenir
a été ce portrait amer,
mélange de nausée et de pitié,
semblable au malaise qui nous envahit
lorsque nous avons le malheur
de ne pas demeurer au-dessus de la mêlée.

LE NAGEUR

In memoriam Manuel Ulacia

Il n'y a qu'une mer d'où nous venons et où nous retournerons.

MANUEL ALTOLAGUIRRE

Sous la clarté du matin
le nageur sentit
l'unité de son être
dans l'unité de la mer.

Un instant, la mer lui donna
la très vive sensation :
son corps était la mer.

Suspendu sur les ondes
il sut dans cette plénitude
que son temps touchait à sa fin.

Il flottait dans la fluidité
nourricière des vagues,
il s'amusait.

Alors

un remous l'enroula.

L'eau se l'appropriä.

Ses yeux, d'un bleu
liquide, s'inondèrent.
Il ne flottait plus : il volait.
Il ne descendait pas : il s'élevait.
Des anges d'écume
le hissaient par les cheveux.

Cavalier incroyable
d'un cheval violet,
il chevauchait les profondeurs.

La mer lui apprenait
le stupéfiant bonheur des forts :
il s'éveillait du songe de la vie !

Confondu à la mer, la mer enfin
le ramena en silence.

Le ciel s'inclina
sur la plage immense.
Son corps brillait sur le sable.

III

TANDIS QUE LE POÈTE PARLE DU DÉMON

ANGES DE FLAMME ET DE GLACE

A la mémoire de María Zambrano

ANGE DES TENEBRES

Impérieux, glacial, lisse lame d'acier gélif,
il apparaît soudain, obscur entre les ombres,
sur le fil du silence, inexorable, invaincu,
terrible héraut d'une existence encore inaccomplie.

Un vent né du vide pour ronger le corps
(corps lui-même), et le laisser intacte le plus tôt possible.

Peut-être prisonnier d'un bonheur excessif,
l'ange ne connaît pas la passion : c'est lui l'inconnu.

L'air qui le précède est âcre, une brume,
un être infini, pénombre coagulée, souffle du souffle.

Être de silence, ange si triste, compatis-tu à notre douleur ?

Prends-tu ce dont tu as besoin, reprends-tu ce qui est tien ?

Cette chair d'emprunt te servira-t-elle
quand la mort soufflera enfin sous ta lumière incompréhensible ?

ANGE DE L'AUBE

Les anges manquent-ils d'espace pour déployer leurs ailes ?

Dans la brise légère de la première lueur

scintille un visage indélébile,

pétri d'eau et de feu et d'air et de sel.

Suspendu sur le temps, ciel fluide,

aile et peau ondoyant au bord de l'eau illuminée ;

des mains très douces, un dessin en or sur chaque doigt.

Un corps tendu vers la lumière qui tient sa promesse.

Ange, arche de l'être, incandescente condensation du cosmos,

espace pressenti : dans ta grâce tout est à naître.

Accepteras-tu une prière qui te soit destinée ?

Le monde est comme pluie qui ne te soutient pas.

L'ange n'a pas de racine, il passe parmi nous

dépourvu de cœur terrestre, comme un captif.

ANGE DE LUMIERE

ANGES, OISEAUX DE L'ABYME, ÊTES-VOUS SI DIFFÉRENTS DE NOUS ?

UNE VAPEUR DE VERRE QUI VIENT DE TRÈS LOIN,

UN POUVOIR PLUS PUISSANT, POLI ET SECRET,

UNE PURE VOLONTÉ INFINIE AUX CONFINES DE L'ESPRIT ?

TON CARACTÈRE DIAPHANE NE NOUS EST PEUT-ÊTRE PAS INACCESSIBLE.

A LA LIMITE EXACTE DU CŒUR,

AU-DELÀ DU PLAISIR ET DE LA PEINE,

TU COEXISTES AVEC L'ANGOISSE, COMME UN ACTE D'AMOUR.

ET SI NOUS CRIIONS, NOUS ENTENDRAIS-TU ?

SI TU DESCENDAIS JUSQU'À NOUS, SAURIONS-NOUS GARDER LE SILENCE ?

NOUS NE PRESSENTONS QUE TA FORCE, TA MÉDIATION IMPITOYABLE.

LA CHANSON DE LA TERRE EST LA TRACE DE SON PASSAGE,

LA LUMIÈRE BLANCHE DE MIDI, SON OMBRE.

C'EST LA QUIÉTUDE.

ELLE NE DURE PAS.

ANGE DU SOIR

Comme une fenêtre ouverte sur un jardin vieillot,
comme une terre en friche à l'intempérie,
des êtres qui regardent avec les yeux fermés,
les ombres d'un corps à la recherche de sa forme.
Ils déambulent parmi nous, somnambules,
Extravagants, comme un aveugle sans visage,
feu avide de lumière, feu impénétrable entouré d'eau.
Quand ils arrivent, la danse s'arrête.
AnGES du crépuscule, messagers
de Dieu sait quel royaume vacant et supérieur,
ils s'éteignent avec chacun de nous.
Sur le seuil du temps, dans la faille entre vie et mort,
dans les gorges de la conscience, ils rôdent sans figure,
tandis qu'une colombe virevolte dans l'effroi du moignon du ciel...

Traduit par Fabienne Bradu

TANDIS QUE LE POÈTE PARLE DU DEMON

(Nuages et soleil sur la vallée de Mexico)

*At once as far as Angels kenn he views
the dismal Situation.*

MILTON, *Paradise Lost*

Tandis que le poète

parle du Démon

(daemon ; du grec « génie, divinité » ,

vertu ou esprit qui inspire,

voix et signe :

« un pouvoir

qui donne des indices »

non pas l'Ange

Déchu, le Persécuteur

qui défie,

non pas le Ténébreux

mais l'infus conseiller de Socrate),

tandis que le poète

accompagné du Président

et d'une troupe de notables

venus pour la fondation du Centre qui portera son nom,

invoque les difficiles pouvoirs du Démon,
non pas l'Adversaire des Écritures

« celui qui toujours veut le Mal »,

non pas Satan et sa soif d'extermination,

non pas le Haineux

mais Lucifer,

le Porteur de lumière :

messenger qui annonce

le commencement de l'aube

(*daemon*, « celui qui *sait* »,

comme l'appelle Platon dans le *Cratyle*) ;

tandis que le poète convalescent

parle du Démon

et invoque

sa lumière ambiguë

écarlate et violente,

un lézard,

petit morceau de terre,

héraut minuscule de la vivacité

(*cuetzpallin* en nahuatl ;

le douzième

signe du ciel judiciaire,

emblème

de santé et de prospérité)

rapide comme un fouet

dans le matin gris

parcourt

le linteau du plafond

au dessus des têtes

du poète et du gouvernant ;

tandis que le poète parle du Démon

et de sa flamme imprévisible

innovatrice,

lumière zigzagante

le lézard

parcourt le mur,

agile,

efficace et nerveux ;

tandis que parle le poète

et que le Président ému

écoute ses paroles,

le lézard court

et fait un peu de poussière
minuscule nuage
quasi imperceptible ;

tandis que le poète tout à sa vision
appelle l'éclair démoniaque
—non pas le Serpent mais le Jaguar
le noir soleil nocturne
invoquant la dualité constitutive :
ombre et lumière
feu humide
eaux en flammes
tressées sur la poitrine du Mexique,

la poussière que fait tomber le lézard
est comme une soudaine cascade
un impalpable torrent diffus
qui alerte l'escorte du Président :
un instant
stupéfaits
les gardes du corps
regardent tomber
inexplicables

- ou est-ce une secousse sismique ? -

ces grains de poussière

sur la tête des notables,

le poète

inspiré

cite l'ange rebelle

et nomme sans le nommer Saint-Jérôme

et sa « sa sagacité sémantique » ;

tandis que des dizaines de photographes

le mitraillent

avec les flashes de leurs appareils photo

qui le baignent dans une lumière brillante,

luciférienne,

le poète invoque avec ferveur

les nuages et le soleil parmi les nuages :

« *Soleil et nuages sont de si beaux mots !* »,

et ses paroles sont un chant de la frontière :

la fin de l'homme

n'est rien d'autre qu'un retour :

entrer dans la mort

c'est peut-être revenir au lieu de réunion,
c'est nous rencontrer dans la vérité de l'autre,
des autres :

voix inatteignable

qui nous étreint tous ;

tandis que le lézard

disparaît dans un recoin,

persévérant

le poète conjure

les ravages du temps

et règle le solde de la liberté :

« Et s'il n'y avait rien ni personne

au delà du temps ?

- Connaître, c'est prendre des risques ! »,

précisant la portée de l'empreinte

du pouvoir du Démon

(quel que soit son nom :

examen de conscience

ou connaissance de soi,

il n'a qu'un sens :

la fraternité

- lumière dans le vide -

est une aventure) :

« *Nous vivons avec les autres*

***par** les autres,*

soyons dignes du soleil et des nuages,

soyons dignes de ce mot si beau :

réconciliation. » ;

tandis que le poète

chaleureux

annonce de nouveaux temps pour le Mexique

temps d'amour

temps de lumière

radieux matin ici bas,

au dessus de nous

la poésie

en plein vol.

Coyoacan, février 1998

(Traduit par Jean-Clarence Lambert)

Note : Le 17 décembre 1997, quatre mois avant le décès du poète, fut institué la fondation Octavio Paz durant une cérémonie à laquelle assistèrent Octavio Paz lui-même, le président de la République et un groupe d'hommes d'affaires qui, grâce à leurs contributions, rendit possible la création de ce nouvel organisme dédié à la promotion des belles lettres et l'art au Mexique. Au cours de la cérémonie, Paz improvisa un discours émotif. Ses paroles, brillantes, déconcertantes, littéralement inspirées touchèrent profondément ceux qui étaient présents. Mon poème essaye de décrire l'intensité de cet instant. Les mots en italique sont des phrases du discours ultime de Paz. *In memoriam*.

UNE SEMAINE D'ABJECTION

(Hommage à Vladimir Nabokov au centenaire de sa naissance)

The moral sense in mortals is the duty

We have to pay on mortal sense of beauty

JOHN SHADE

Lundi

Portrait de mémoire

Je le connus à Paris

dans les années soixante

peu avant sa mort, par un matin gris

de printemps ; il parlait à voix lente

un français parcimonieusement impeccable.

L'incisive précision de ses propos me surprit,

et, outre son ironie, ses manières suaves, aimables,

dictées par l'aristocratie de l'érudit.

Il abominait les romans contemporains.

Né à Saint-Petersbourg, selon lui, sa lignée

provenait d'un méli-mélo de races incertain :

Son père biélorusse, d'ascendance française
et autrichienne ; sa mère, moitié anglaise
et moitié suisse, à Vienne et à Bratislava s'était éduquée.

Les grands-parents vendaient de la soie, des bijoux,
des parfums. Mais la branche maternelle fleurit
d'une ancienne famille de médecins de Hongrie
qui (comme tous) connurent des bas et des hauts.

Il grandit comme un enfant réjoui
parmi des adultes trop sages,
dans un monde de livres d'images.

Excepté son institutrice, personne auprès de lui.

La mère était très photogénique.

On dit aussi qu'elle était adepte d'un culte éthylique.

Il s'en souvenait peu : il était trop petit quand elle mourut.

Lectrice de sermons en caractères cyrilliques,
elle souffrait d'un mal confusément hygiénique.

Rien ne témoigne de son amour diffus.

La guerre les expulsa de leur pays.

Il vécut à Berlin où mourut son père.

Etudiant exilé à Londres et à Paris

il chercha dans bien des femmes l'ombre de sa mère.

De noirs sourcils fournis, un accent curieux.

il publiait de sombres essais, des vers,

« polis mais stériles », pervers

pastiches nés d'un esprit insidieux.

A trente ans il épousa une russe peu mature

(ou était-elle polonaise ?) : encore une mixture

de races –et de nomenclature.

Il fut professeur d'anglais et de littérature,

et il se spécialisa en entomologie.

Jamais nous ne saurons de quoi vraiment avait-il envie.

Ses années européennes, il les passa

sans se plaindre des privations.

Déjà à cette époque il ne cachait pas

ses goûts pour les fillettes, une rare perversion.

Las de l'aboulie des gens

il partit vivre en Amérique

peut-être attiré par la tentation –chimérique-

de « corrompre » le jeune continent ?

Toujours est-il que bientôt il commença à concevoir

son argument sans même entrevoir

que bien des années plus tard il lui vaudrait la gloire.

(Si ma mémoire n'est pas fatale
il imagina la trame de sa terrible histoire
victime d'une grave névralgie intercostale.)

Il fixa chaque détail avec une obscure précision
et une espèce d'orgiaque compulsion,
et il rehaussa tous les aspects de son ordalie
par la fulgurance d'une prose hors série.

La suite est un peu plus ordinaire.

Rien que l'atroce agitation
avant le crime, dont il préféra oublier la sensation.

On le manipula comme un paquet en l'air.

Brume. Confusion. Chaos. Arrêté.

Cris. Foisonnement de mains. Gendarmes et infirmiers.

Il n'opposa aucune résistance. Vers une clairière entraîné.

Quelqu'un fut-il blessé ?

Mirage de désespoir hébété:

parmi une foule de chapeaux, un innocent prisonnier.

Traduit par Fabienne Bradu